



Betty de Rothschild, baronne de Rothschild (1848)
de Jean-Auguste-Dominique Ingres, huile sur toile, collection
privée.

« Ces petites fêtes ont une âme »

Le judaïsme des Rothschild

Dans le roman de Pierre Assouline, la baronne Betty de Rothschild apparaît comme une brillante mondaine de son temps, qui n'a cependant pas renié son identité juive.

Ses grands dîners ne lui font pas oublier les célébrations qui rythment le calendrier religieux, dont elle apprécie grandement le charme.

Extrait

« ...] De tout ce que j'ai apporté de Vienne à Paris, les deux objets les plus précieux étaient sans conteste la *mezuzah* que je fis poser sur le linteau de la porte d'entrée, et le chandelier à sept branches qui trôna sur la table familiale.

A vrai dire, tout en y étant attachée, James suivait les préceptes religieux avec une certaine distraction. « Pour le judaïsme, voyez ma femme ! » répondait-il lorsqu'on l'interrogeait sur sa pratique. Il savait que je ne me serais jamais affranchie de la subordination du Ciel bien qu'il n'y eût pas de plus grande liberté. Je respectais scrupuleusement le repos et les prières du shabbat, ainsi que ceux des grandes fêtes rythmant l'année juive, et que je veillais à ce que nos enfants reçoivent *aussi* cette éducation-là. Je ne m'en arrangeais pas moins pour fondre la commémoration du salut des Juifs de l'Empire perse avec le Mardi gras, et la victoire des Maccabées sur les Syriens avec les étrennes de Noël. La rumeur m'a souvent créditée des plus somptueuses soirées de Paris mais jamais je n'étais aussi pleinement heureuse qu'en recevant les miens autour de la table le vendredi soir rue Laffitte, pour le nouvel an à Boulogne, pour fêter la traversée du désert avec des amis à la campagne, ou pour la célébration de la sortie d'Egypte à Ferrières. Le jour du Grand Pardon était le seul que nous passions séparés, chacun chez soi dans l'isolement propre à l'expiation des fautes. Cette ambiance était baignée de la lumière des ancêtres et cela n'a pas de prix sauf à être sans mémoire, ce qui est plus misérable encore que d'être sans Dieu.

La bar-mitsva de mon fils aîné se déroula rue Laffitte dans la plus stricte intimité. Ces petites fêtes ont une âme quand les grands dîners n'ont que de l'esprit. [...] »

Source : *Le Portrait*, Pierre Assouline, Paris, Gallimard, 2007, p. 51-52.